

Lutte suprême (voy. p. 141). — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

EXPLORATION DES AFFLUENTS ABYSSINIENS DU NIL,

PAR SIR SAMUEL W. BAKER¹.

RÉCITS DE CHASSE.

1861-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Poursuite d'un lion. — Habileté d'Agghar. — Comment on chasse le lion à l'épée. — Dépècement d'un buffle. — Morceau friand. — Traces de rhinocéros. — Sauve qui peut! — Herbe incendiée. — Le Mèhédehet. Fâcheuses nouvelles. — Les Basés. — Haine qu'ils inspirent. — Incertitude de leur origine. — Leur type. — On évite leur territoire. — Un affût. — Surprise d'un rhinocéros. — Valeur du cuir et de la corne du rhinocéros. — Petits oiseaux. — Ruses du crocodile.

Autour de nous, comme à Delladilla, de grands chaumes restaient sur pied dans les endroits où la terre était profonde. Voulant brûler cette herbe, non-seulement gênante, mais où l'ennemi pouvait se cacher, nous partîmes au point du jour, pendant que les houarti allaient à la recherche de leur crocodile. Je montais Agghar, ma meilleure bête de chasse.

La rivière avait été franchie ainsi que le fourré épineux qui la bordait, et nous nous trouvions dans une plaine entrecoupée de broussailles, lorsque nous vîmes à deux cents mètres un lion magnifique qu'une épaisse crinière faisait paraître colossal; il se dirigeait tranquillement vers son fort. « El assat! » (le lion) murmu-

rèrent les agghagir, dont l'épée sortit du fourreau par un mouvement instinctif. Au même instant les chevaux rasèrent la plaine.

Le lion ne nous avait pas remarqués; mais en entendant les sabots de nos montures, il s'arrêta, releva la tête et nous regarda dévorer la distance. Quand il pensa que la fuite devenait urgente, il se mit à bondir, entraînant nos chevaux lancés à toute vitesse.

Nous continuâmes de la sorte, jusqu'à n'être plus qu'à environ quatre-vingts pas du félin, qui, malgré l'aisance avec laquelle il arpentait le sol, courait moins vite que nous.

Une admirable scène! Agghar était extrêmement rapide et comprenait merveilleusement la chasse qu'il avait apprise au service des agghagir. Son galop était

1. Suite et fin. Voy. p. 129.

la perfection même : de longues enjambées, souples et fermes, aussi douces pour le cavalier que faciles pour lui. Pas besoin de le conduire ; il suivait la bête comme un limier et se dirigeait seul au milieu des arbres, évitant avec soin les tiges nombreuses et choisissant l'endroit où les branches devaient me permettre de passer.

En cinq minutes le lion avait été mené à travers la plaine, et quelques mètres seulement nous séparaient du bois quand, au moment où l'ainé des Chériff et Abou-Do le rejoignaient chacun d'un côté, le lion sauta au fond d'un ravin et disparut dans les nabaks dont l'abîme était couvert.

Je fus très-désappointé ; le combat eût été glorieux et il y avait longtemps que je désirais voir attaquer le lion à l'arme blanche. Taher et Abou-Do n'étaient pas moins contrariés ; ils affirmaient qu'ils auraient tué la bête. Leur projet était de se maintenir de chaque côté du lion à quelques mètres de distance ; pendant que l'animal aurait chargé l'un d'eux, l'autre lui aurait tranché les reins d'un coup d'épée.

Un bon chasseur, disaient-ils, peut se défendre alors même que le lion saute sur la croupe du cheval ; il suffit pour cela de donner le coup en arrière. Le grand danger est lorsque l'ennemi s'accule dans les broussailles et se retourne pour faire tête. En pareille occasion les aggagir forment un cercle, ils vont droit à l'ennemi qui s'élançe et qui est frappé au moment où il retombe. Chaque fois qu'il y a combat, la mort du lion est certaine, mais il n'est pas rare qu'un cheval ou un homme soit blessé dans la lutte, quelquefois ils le sont l'un et l'autre, quelquefois même plusieurs y perdent la vie.

Peu de temps après j'avais tué un buffle. Mes aggagir dépouillèrent la bête avec soin et en divisèrent la peau d'après certaines mesures, afin que chacune de ses portions pût faire un bouclier. Les autres, pendant ce temps-là, découpaient l'animal et préparaient le festin d'usage, c'est-à-dire qu'ayant ouvert la panse, ils l'arroaient du fiel dont ils pressaient la vésicule pour n'en rien perdre. Ainsi accommodé, l'ignoble morceau est dévoré cru à l'instant même.

La viande fut mise promptement sur les chameaux, puis nous en revînmes à notre projet d'incendie. Il fallait prendre le vent et se diriger vers un endroit où le sol était couvert de chaume.

Nous traversions un massif de kittar à peu près caché dans l'herbe, tant celle-ci était haute, lorsque, marchant à la tête de la colonne, je tombai sur des traces de rhinocéros. Les empreintes évidemment étaient si récentes, que les animaux ne pouvaient pas être bien loin. J'avais emmené deux de mes Takrouris, et Mahomet le palefrenier qui, à l'occasion, devait tenir mon cheval. La marche était difficile pour les hommes, plus encore que pour les chevaux, à cause d'énormes pierres qu'on ne voyait pas dans l'herbe.

Nous étions arrêtés, nous demandant la position que pouvaient occuper les rhinocéros et pensant à ce

qu'il y aurait de désagréable s'ils venaient à nous flâner, quand nous entendîmes ces cris bien connus : ouiff ! ouiff ! ouiff ! suivis d'un ouragan à travers les grandes herbes et les épines : en même temps nous vîmes deux de ces énormes brutes arriver droit sur nous.

Sauve qui peut ! et chacun de s'escrimer. A peine le temps de regarder derrière soi. Je creusai de l'éperon les flancs d'Agghar, je le saisis par le cou, plaçai au niveau de son épaule ma tête bien défendue par ma casquette de chasse, et me fiant à la Providence et à la bonté de mon cheval : en fuite ! en fuite ! par-dessus les rocs et les arbres tombés, à travers les broussailles et les chaumes, avec les deux brutes infernales à quelques pieds derrière moi.

J'avais leur sifflement dans l'oreille, mais mon cheval l'entendait également, et le brave chasseur volait en dépit des obstacles, franchissant barrières et rocaillles, plongeant sous les épines et faisant des crochets comme un lièvre.

Les aggagir étaient dispersés ; Mahomet avait reçu le choc de l'un des rhinocéros ; les autres gravissaient les rochers en s'aidant de la crosse des carabines ; jamais déroute ne fut aussi complète.

A la sortie du fourré je regardai derrière moi. Voyant les rhinocéros continuer leur course en ligne droite, j'essayai de les poursuivre, mais impossible d'en rien faire. Une chose merveilleuse, c'est que mon cheval ait pu leur échapper sur un pareil terrain.

Bien que mes habits fussent en grosse étoffe arabe, étoffe de coton qui se déchire rarement et qui perd simplement un fil quand elle est prise par les épines, je me trouvais presque nu. Ma blouse était en lambeaux, et comme je portais des manches ne descendant que jusqu'au coude, le sang ruisselait de mes bras. Il était heureux que j'eusse saisi le cou de mon cheval, sans quoi les épines m'auraient arraché de la selle.

Tous mes hommes étaient de même déchirés et meurtris ; quelques-uns étaient tombés sur la tête au milieu des rochers, les autres étaient blessés à la jambe. Quant à Mahomet, le rhinocéros qui ne le voyait pas l'avait renversé, non avec sa corne, mais avec l'épaule et lui avait fait plus de peur que de mal. En somme, nous étions tous hors de péril.

Décidé à brûler les herbes, j'allai prendre le vent au bord de l'eau, puis échelonnant mes hommes sur une ligne qui pouvait avoir un mille d'étendue, je leur fis embraser le chaume à différents endroits. Les flammes s'élevèrent en rugissant et avec une rapidité surprenante. Fouettée par le vent du nord qui soufflait avec force, la ligne de feu courut dans tous les sens, dévorant l'herbe aussi inflammable que de l'amadou.

Nous repassâmes la rivière pour éviter la flamme et nous reprîmes le chemin du bivac. En route je tirai de fort loin un bubale que je blessai maladroitement ; l'instant d'après je fus plus heureux. Confiant ma monture à l'un des chasseurs, j'entrepris de rejoindre un beau méhédehet (*redunca ellipsyprinna*) qui se trouvait

à quelques pas d'un troupeau, formé seulement d'un petit nombre d'individus, et posé sur la crête d'un pli de terrain, derrière lequel se trouvaient des broussailles. Je m'étais désigné comme abri un petit buisson que je parvins à gagner inaperçu et qui pouvait être à cent vingt mètres de l'animal.

Je visai à l'épaule avec ma petite carabine; la bête fit quelques bonds, puis tomba morte. Les autres la regardèrent tout étonnées, et de ma seconde balle j'abattis ce que d'abord j'avais pris pour une femelle; c'était un jeune mâle.

Le ménéhéhet, *waterbok* du midi de l'Afrique, est de la couleur du cerf; il a le poil encore plus rude, plus gros que celui-ci, et n'en est pas moins d'une grande beauté. Sa taille est la même que celle du nelleut (*tragélaphe strepsicère*): un mètre trente-deux centimètres. Ses cornes sont annelées et s'incurvent légèrement. La femelle, non plus que celle du nelleut, n'a pas d'armure de tête, et ressemble beaucoup à la biche de l'hippélaphe ou sambâr de l'Inde.

La nuit approchait lorsque nous atteignîmes le bivac; il y régnait une certaine agitation. Les houarti avaient retrouvé leur crocodile et s'en étaient emparés; mais des rapports fâcheux avaient été faits par nos guetteurs qui avaient aperçu des Basés sur plusieurs points, et la bande entière désirait vivement retourner à Delladilla.

Lorsque, voulant explorer le Settite, qui traverse le territoire des Basés, j'avais cherché à me renseigner sur cette province, on m'avait fait partout la même réponse: « Pays sauvage et indépendant, habité par une race féroce, dont la main est levée contre tous les hommes; race détestée, qui a pour ennemis tous ceux qui l'avoisinent et qui vit en sûreté dans ses montagnes où elle défie ses adversaires. »

Le Basé est une portion de l'Abyssinie, mais l'origine de la tribu qui l'occupe est enveloppée de ténèbres. Est-ce un débris de la race éthiopienne qui possédait la contrée avant la venue des Abyssins, ou une fraction des peuplades à cheveux crépus qui demeurent sur la rive gauche du Nil-Bleu? On l'ignore. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Basés ont le même type que les habitants du Fazokl. Leur peau, qui est très-noire, et leur chevelure frisée et laineuse, les font ressembler aux nègres, mais ils n'ont pas le nez aplati, ni la mâchoire proéminente.

En dépit de l'écrasante supériorité de leurs voisins, les Basés n'ont jamais été asservis et ne peuvent pas l'être d'une manière définitive. Armés seulement d'une lance, mais comptant sur leur extrême agilité, plus encore sur les obstacles qui protègent leur demeure, ils ne fondent sur l'ennemi qu'à la dérobée. Leurs espions, qui rôdent sans cesse, glissent inaperçus comme le léopard, et leur attaque, toujours furtive, est invariablement une surprise. Vainqueurs ou vaincus, ils fuient d'une égale vitesse et rentrent dans leurs repaires.

Comme il n'y a chez eux d'autre butin à saisir que

des femmes et des enfants, leur territoire est généralement évité, à moins qu'on ne l'aborde avec l'intention expresse d'y faire une razzia d'esclaves, ou qu'on n'y vienne pour la chasse, ce que font les aggagir. Dans ce cas-là, s'il y a rencontre, pas de quartier de part et d'autre; la guerre qu'ils se font est une guerre à mort.

Mes chasseurs ne redoutaient certes pas les Basés. Eût-il fallu en attaquer des légions, Abou-Do, Taher-Nour et Soliman auraient fondu sur eux l'épée à la main avec une joie réelle, mais le reste de la bande était vivement ému. Les Takrouis eux-mêmes, bien que très-braves à certains égards, se montraient peu rassurés.

Comme j'avais presque fini l'exploration que je voulais faire dans ces parages, il fut décidé que nous leverions le camp sous peu de jours et que nous reviendrions à notre précédent bivac. Cela suffit pour calmer les inquiétudes.

Sur le point de partir, je voulus chasser une dernière fois dans les environs. Il y avait à trois cents pas du camp un sentier par lequel les animaux se rendaient à la rivière chaque matin de sept à neuf heures.

J'avais déjà tué plusieurs antilopes en me plaçant derrière un rocher qui se trouvait près de l'abreuvoir. Je m'embusquai à la même place, et vis bientôt arriver plusieurs troupes de bubales, de nelleuts, d'ariels (*gazelle dama*), de dorcas ou gazelles rayées de noir, et d'octérops (*calotrogus montanus*); en outre deux autruches, gibier fort rare dans le pays, à en juger par le petit nombre de celles que j'y ai vues; elles remontaient vivement la berge suivies des autres animaux et passèrent à quatre-vingts pas de mon abri. J'avais ma petite carabine et fus tenté de faire coup double sur une autruche et sur un bubale.

L'un et l'autre tombèrent; l'antilope était morte, frappée à travers le cou; mais l'autruche, qui était un beau mâle, se releva immédiatement et s'enfuit avec sa femelle aussi vite que ses longues jambes le lui permirent.

J'étais on ne peut plus contrarié. Trompé par la rapidité de la bête, j'avais tiré trop en arrière.

Voulant racheter cette maladresse, je saisis la carabine que me tendait l'un de mes hommes, et tuai raide un nouveau bubale, qui fermait la marche de la seconde bande.

J'essayai de rejoindre mon autruche; mais il me fut impossible d'en retrouver la piste au milieu des rochers.

Prenant alors Agghar, je passai la rivière, accompagné de Taher-Nour, mon traqueur, ainsi que des Takrouis, qui portaient mes carabines, et j'allai droit devant moi. Le terrain, dont le feu avait consumé l'herbe, était couvert de cendres noires, où les traces des animaux se voyaient distinctement.

J'avais fait environ quatre milles, suivi, comme toujours, d'une couple de chameaux, portant des cordes, des outres pleines, etc., quand nous vîmes un rhinocéros, qui était seul au milieu d'une clairière. Je

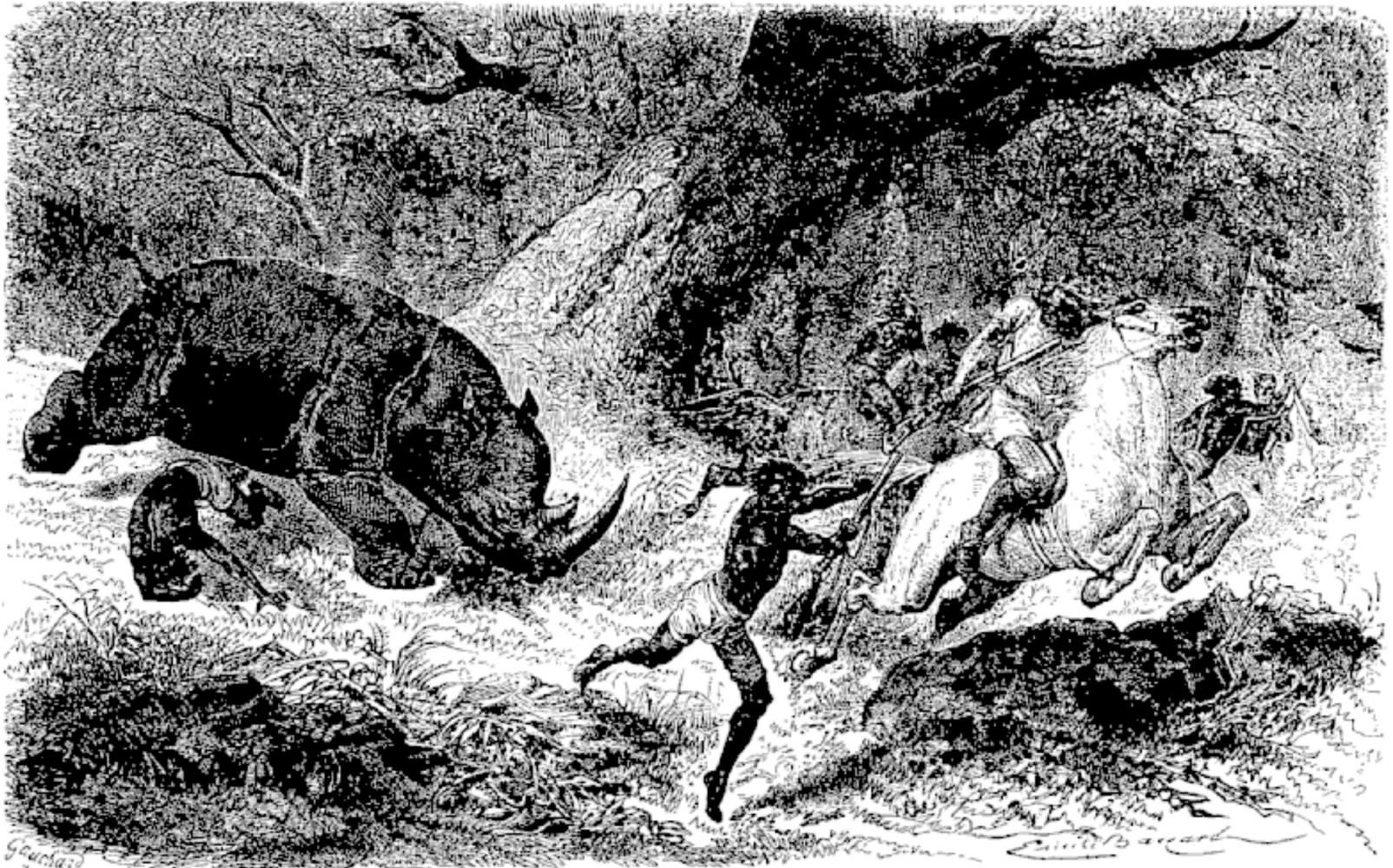
fis placer mes gens hors de vue ; je leur confiai mon cheval ; et, accompagné seulement de Taher-Nour, je me mis à traquer la bête, qui à trente-cinq pas, reçut une première balle à l'épaule ; elle se retourna vivement, cherchant du regard d'où lui venait sa blessure ; puis, ne voyant pas qui avait pu la frapper, elle gagna le pied d'un arbre à large cime, et se coucha dès qu'elle y fut arrivée. C'était la preuve que sa blessure était grave. Relevé à mon approche, le rhinocéros aperçut Taher et me présenta le côté. Je me mis à courir, il s'élança vers moi ; mais le coup était parti. J'allais lui envoyer ma troisième balle quand il tourna sur lui-même en poussant un cri aigu et tomba sur le flanc. Je lui jetai une pierre ; il était déjà mort.

Pas d'animal plus facile à dépouiller ; le cuir en est

tellement raide qu'on le détache de la chair comme on écorce une orange. Au bout de deux heures, non-seulement la peau du nôtre était enlevée et divisée par morceaux de la dimension voulue, mais elle était attachée sur les chameaux, ainsi que la tête et la quantité de viande nécessaire pour compléter la cargaison.

Une peau de rhinocéros fournit la matière de sept boucliers ; chacune des portions destinées à cet usage se vend deux thalaris, qui valent dix francs et quelques centimes. La corne du même animal se paye également, en Abyssinie, dix francs la livre ; on en fait des poignées d'épée qui sont en très-grande faveur.

Je revins lentement en suivant la rivière. Une foule de petits oiseaux couvraient les cépées touffues, qui,



Sauve qui peut ! — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

en certains endroits, croissent sur les bords. Le poids du groupe fait incliner la branche jusqu'à la surface de l'eau ; c'est le moment de s'abreuver, et tous les becs donnent au courant un baiser rapide. Ces malheureux petits êtres n'ont aucun repos ; les crocodiles et les poissons les happent quand ils essayent de boire, les rapaces les poursuivent sans cesse. Dans ce pays, toute créature faible est misérable.

On ne se figure pas combien le crocodile est rusé ; il est facile de le voir à la manière dont il attaque ces oiseaux. Les pauvres petits connaissent fort bien le danger qui les menace, et, toujours prêts à partir, cherchent à y échapper en s'envolant. Il faut alors que le crocodile les rassure ; il se montre donc à la surface de l'eau, et reste là paisiblement, comme s'il y était

venu par hasard. Quand il voit que toute la bande a les yeux sur lui, il s'en va d'un air d'indifférence, et, toujours à fleur d'eau, gagne un point éloigné. Les oiselets, qui s'étaient prudemment retirés du bord, croyant n'avoir plus rien à craindre, reviennent aux branches qu'ils ont quittées, et profitent de ce moment pour tremper leurs becs dans la rivière. Mais tandis qu'ils sont tout à la joie de pouvoir apaiser leur soif, ils ne s'aperçoivent pas que l'ennemi a disparu. Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, et une gueule énorme, où s'engouffrent quelques douzaines de victimes, signale le retour imprévu du monstre, qui, après avoir plongé furtivement, est venu par une nage rapide se placer au-dessous des brindilles où les oiseaux pendaient en grappes.

C'est toujours ainsi qu'il manœuvre. Découvre-t-il une femme qui puise de l'eau, un animal qui boit, il plonge immédiatement, reparait après avoir franchi une centaine de mètres, qui l'ont rapproché du but; puis il jette un regard vers l'objet de sa convoitise, plonge de nouveau, et atteint l'endroit précis au-dessus duquel la personne ou l'animal est penché. En pareil cas il happe immédiatement sa victime; si elle est à côté de lui, il la frappe à coups de queue, avant de la saisir avec sa gueule.

Quand la proie est volumineuse, le monstre ne l'entame pas sur-le-champ; il l'emporte dans quelque trou profond, sous un rocher, ou sous des racines, la garde longtemps entre ses mâchoires, puis la dévore à loisir.

A Delladilla. — Plus d'aggagir. — Dans le bois voisin. — Empreintes d'un lion autour du camp. — Recherche du lion au milieu des broussailles. — Deux lions au lieu d'un; et pas de carabine! — Mort d'une lionne. — Le nelleut. — Pêche d'un baggar et de trois tortues. — Singuliers poissons des affluents du Nil. — Beauté du pays. — Lions difficiles à rejoindre. — L'un d'eux veut pénétrer dans le camp. — Recherche de l'audacieux. — Tiré dans une clairière. — Tetel en face du lion.

Le jour suivant nous rentrions à Delladilla, où rien n'était changé; mais je n'avais plus d'aggagir. Les frères Chériff, n'ayant pas pu s'entendre avec Abou-Do, étaient partis; ils chassaient alors sur les bords du Royan, où je devais me rendre en quittant le Settite. Quant aux deux autres, ils avaient abusé de leur monture au point qu'il leur était maintenant impossible de faire une chasse sérieuse. Mes trois bêtes, au contraire, ménagées autant que faire se pouvait, étaient

en parfaite condition. Abou-Do me demanda de les lui prêter. Je refusai, ayant un long voyage en perspective; ce refus amena le désaccord entre nous. Bref, il valait mieux se quitter avant que la mésintelligence devint plus grave, et nous nous séparâmes. Ils n'avaient pas à se plaindre: depuis que nous étions ensemble, ils avaient expédié à Gira, pour leur propre compte, plus de vingt charges de chameau composées

de cuir, de graisse, de viande sèche. Outre cela, ils avaient eu la plus grande partie de l'ivoire; jamais ils n'avaient fait d'expédition aussi fructueuse.

Tandis qu'on dressait le camp, je partis avec Tacher-Nour, et j'allai flâner dans le bois, supposant que j'y trouverais un nelleut à moins d'un quart de mille. Bornée des deux côtés par la rivière, séparée de la terre ferme par un ravin, cette portion de la forêt avait été respectée par l'incendie et, l'herbe n'y étant pas détruite, elle servait d'asile à toute espèce de gibier, qui trouvait à son ombre la pâture et le couvert.

Ce ne fut pas une antilope qui fut tuée, mais un buffle.

Mes gens se mirent à écorcher la bête, et je continuai ma prome-

nade. Avant de m'éloigner, j'avais donné l'ordre de laisser la carcasse et une partie de la viande, afin d'attirer les lions, qui, fort nombreux dans le voisinage, étaient néanmoins d'une découverte très-difficile, en raison de l'abri qu'ils trouvaient dans les nabaks. J'étais bien résolu à traquer ces animaux, si toutefois la chose était possible dans une région qui leur était si favorable.



Retour de l'abreuvoir. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Ils rugirent cette nuit-là de tous les côtés, et, au point du jour, on trouva les empreintes que l'un d'eux avait laissées autour du camp.

Je pris immédiatement Taher, Hassan et Hadji-Ali, mes porteurs de carabine, et je me rendis à l'endroit où la veille j'avais fait laisser le buffle. Il n'en restait pas même un os; je m'y attendais. Le sol battu présentait partout des traces de lion; quant à la proie, on l'avait trainée dans la jungle; il était facile de le voir au sentier qu'elle avait marqué dans l'herbe. Malheureusement la piste descendait avec le vent, ce qui m'obligeait à faire un long détour, et à remonter au milieu des épines, jusqu'à l'endroit où mon nez m'indiquerait la position du cadavre, près duquel devaient se trouver les lions.

Je recommandai à mes hommes de ne pas s'éloigner de moi, et j'entrai dans le hallier. Mes carabines de rechange m'étaient d'autant plus nécessaires que je portais une arme d'une extrême précision, mais qui était simple.

Suivi de près par mes compagnons, j'avançais doucement et avec difficulté, glissant dans l'herbe, rampant sous les nabaks, regardant à travers les broussailles, les nerfs tendus et le doigt sur la gachette. Nous nous trainions ainsi depuis une demi-heure quand une bouffée de vent m'apporta tout à coup l'odeur bien reconnaissable de la viande gâtée.

Me tournant du côté de mes hommes, je leur fis signe que nous approchions du but, et qu'il fallait être prêt à me passer les carabines; puis je redoublai de précautions afin d'éviter le moindre bruit. L'odeur était de plus en plus forte; la charogne n'était pas loin; cela devenait palpitant.

J'avançais toujours, lorsqu'un rugissement effroyable, poussé tout près de nous, me fit porter l'arme à l'épaule. Presque aussitôt j'aperçus le corps d'un lion ou d'une lionne à trois pas de moi, de l'autre côté du buisson sous lequel je rampais; la tête m'était cachée par les feuilles; mais j'aurais presque touché l'animal du bout de ma carabine.

Le coup était sérieux; je visai droit à l'épaule. Un rugissement terrible, accompagné d'un bond, qui fit craquer les broussailles, fut suivi d'un rugissement pareil, et un nouveau lion, prenant la place de l'autre, apparut, tout surpris de ce qu'il venait d'entendre.

Les yeux fixés sur la bête, j'étendis la main derrière moi, car j'étais désarmé. L'animal, toujours debout, regardait du côté du vent, et reniflait l'air pour découvrir l'ennemi. Il était de grande taille; une crinière épaisse, un lion magnifique; et pas de carabine! Je tournai la tête, et vis mes gens qui trébuchaient à cinq ou six pas. Les dents grinçantes, les yeux pleins de fureur, je les menaçai du poing. Taher-Nour prit la carabine des mains d'Ali, et s'élançait pour me l'apporter, lorsque, honteux de lui-même, Hassan vint me donner la sienne; mais le lion avait disparu.

Jamais plus belle chance n'a été perdue plus sottement; et je fis vœu de ne jamais chasser la grosse

bête avec un seul coup dans la main. Si j'avais eu mon petit Fletcher, l'animal était tué: cela ne fait pas le moindre doute.

Toutefois je n'avais pas le temps de réfléchir. Où était le lion que j'avais tiré? Quelques restes de buffle se trouvaient à ma droite; l'animal devait être dans le voisinage. Je pris l'une des carabines doubles, et prêtai l'oreille au moindre bruit. Un grondement se fit entendre à quelques pas. Taher-Nour mit l'épée à la main, et, le bouclier en avant, il chercha dans les broussailles, tandis que je rampais du côté où j'avais entendu la voix.

Tout à coup le lion rugit avec force, prit la fuite et bondit à dix mètres, sans que je pusse le tirer. Le grondement étouffé se répéta; je continuai à ramper dans cette direction, et je vis une magnifique lionne, couchée dans l'herbe qu'elle avait brisée. Elle était mourante de la balle qu'elle avait reçue. Dans sa rage elle se mordait la patte, et frappait le sol qu'elle déchirait avec ses griffes. Il n'y avait pas entre elle et nous plus de neuf mètres; je dis à mes hommes de lui jeter des mottes de terre, afin de savoir si elle pourrait se lever. Un rugissement sourd fut son unique réponse, et je terminai ses souffrances en lui logeant une balle dans la tête; la première l'avait traversée d'une épaule à l'autre.

Comme nous revenions au bivac par le fourré, un élan rapide eut lieu tout près de moi; je crus d'abord que c'était un lion; mais aussitôt je vis passer un beau nulleut que je tuai raide d'une balle à travers la nuque. J'avais de la chance: tuer en deux coups une lionne et une antilope dont le transport exigeait un second chameau!

De toutes les antilopes de grande taille, le nulleut, qui est le coudou du midi de l'Afrique, est la plus élégante. Le mâle a treize palmes environ (un mètre huit ou dix centimètres) du sabot à l'épaule. Il est armé de belles cornes en spirale de trois pieds de long. Sa robe d'un gris de souris foncé a des raies blanches sur les flancs, et une ligne de même couleur, allant du garrot à la naissance de la queue. Cette belle antilope n'habite pas la plaine, comme la plupart de ses congénères; on la trouve ordinairement dans les gorges profondes et boisées.

Le soir j'allai jeter ma ligne au pied d'une falaise, où, malgré la sécheresse, il y avait beaucoup d'eau. Je ne pris qu'un seul poisson d'une douzaine de livres, une sorte de perche, que les Arabes nomment El baggar, c'est-à-dire la vache et qui est un poisson d'une grande beauté et d'une chair parfaite. J'en avais pêché ailleurs de soixante à soixante-quinze livres: c'était donc une faible capture; mais j'amenai ensuite trois tortues qui mordirent à l'appât avec une extrême avidité. Elles appartenaient à l'espèce qui habite le Nil et qui, dans la science, est connue sous le nom de *trionis nilotica*. L'une d'elles renfermait plus de cent œufs, qui furent mangés en omelette, bien qu'ayant une saveur un peu forte.

D'un aspect désagréable, ces tortues qui ont la tête d'un serpent, n'en font pas moins d'excellente soupe. Leur corps est excessivement plat, et leur carapace, dont l'écaille est d'un vert foncé, tacheté de jauné, a la lisière molle. Elles sont très-vives, et arpentent la berge si rapidement qu'elles font penser à la tortue qui battit le lièvre à la course.

Dans le Settite, comme dans les affluents du Nil, on trouve des reptiles et des poissons étroitement alliés entre eux, et dont le passage d'une espèce à l'autre est facile à saisir. Il y a tel poisson pourvu d'une armure osseuse, qui lui couvre la tête et plus de la moitié du corps; au bas des nageoires pectorales sont placées deux longues pointes mobiles, sur lesquelles ce poisson à carapace se lève et s'appuie comme sur des jambes, lorsqu'il est sur terre. Le *lepidosiren annectens* du Nil Blanc est ambigu entre le poisson et la grenouille. Enfin certains poissons, dont la vase est l'habitat et qui passent toute la saison sèche dans la terre durcie par le soleil, ont avec les reptiles une étroite affinité.

Nous restâmes quelque temps à Delladilla, séjour délicieux d'où il était facile de rayonner dans tous les sens. En amont du camp le pays devenait extrêmement pittoresque : de hautes montagnes à l'horizon, des gorges profondes, revêtues de sombres tamariniers, ou laissant à nu leurs parois dont les racines noueuses du baobab étreignaient les quartiers de granite; puis, à travers cette solitude, le Settite roulant ses eaux limpides, tantôt resserrées entre de hautes falaises, tantôt se déployant sur une largeur de trois cents mètres.

Le gibier était là d'une prodigieuse abondance. Il serait impossible d'énumérer toutes les belles chasses que j'ai faites dans cette région. Mes Arabes, qui en avaient tous les produits, faisaient littéralement fortune. Non-seulement la grosse bête abondait, mais il y en avait de toute espèce : éléphants, hippopotames, rhinocéros, buffles, girafes, antilopes.

Quant aux lions, bien qu'on en vît beaucoup, il était toujours très-difficile d'en avoir. Pas d'autre moyen que de s'introduire dans leur repaire en courant les plus grands risques; je dois cependant reconnaître qu'ils avaient plus peur de moi que je n'étais effrayé d'eux. Les tirer de près ne suffisait pas; même en général cela ne m'a pas réussi; je les ai vus tomber, rouler sur le coup, et aller mourir dans une jungle où ils étaient perdus pour nous.

Quand il y avait de la lune, j'allais m'embusquer à vingt pas de l'amorce qui devait les faire venir, et j'attendais avec patience; mais le plus souvent apparaissaient les hyènes, et l'appât était dérobé avant l'arrivée des lions. Je n'ai jamais tiré sur ces avides nettoyeuses qui sont extrêmement utiles, et qui, en tant que gibier, ne valent pas un coup de fusil.

Cependant la masse de viande qui remplissait le camp faisait rôder les bêtes de proie autour de notre enceinte, les lions aussi bien que les autres. Une fois même l'un d'eux essaya de franchir la palissade et n'en

fut empêché que par mes hommes qui le repoussèrent avec des tisons flambants. On vint me réveiller en me priant de tuer l'audacieux; mais impossible de tirer juste à travers la haie d'épines; il fallait attendre le jour.

Dès qu'on vit poindre l'aube, j'appelai Hassan et Hadji-Ali, qui, sévèrement admonestés, promirent de me suivre jusqu'à la mort. Sur ce je leur confiai deux carabines; et, le petit Fletcher à la main, je partis pour la jungle où devait se trouver la bête.

Toute la journée se passa inutilement. J'avais rampé dans les broussailles, renoncé à tirer des buffles, des antilopes qui s'étaient présentées de la façon la plus tentante; cela n'avait servi à rien. Le soleil allait disparaître et depuis l'aurore je n'avais pas tiré un seul coup.

Je revenais en flânant, la carabine sur l'épaule, traversant de petites clairières d'une largeur de quelques mètres et me frayant un passage dans le fourré, lorsqu'un rugissement poussé en face de nous me fit mettre en garde : un lion magnifique s'était levé à notre approche et se tenait au milieu de l'éclaircie où il prêtait l'oreille; les broussailles nous cachant à sa vue. Je le vis rapidement; il fit un bond convulsif, retomba sur le dos et reçut ma seconde balle avant d'avoir pu se relever.

Nous étions alors dans la clairière; Hassan m'avait passé une autre carabine; Taher-Nour était près de moi l'épée à la main. Le lion, au dernier degré de fureur, nous jetait ses menaces de mort et s'efforçait de nous atteindre; mais il traînait sa croupe sur le sol et je vis qu'une balle lui avait brisé les reins. Il roulait sur lui-même, se relevait, grinçait des dents et trouait la terre à chaque coup de ses formidables griffes, pour lesquelles le crâne d'un homme n'aurait été qu'une coquille d'œuf.

La nuit arrivait; je pensai qu'il était sage de revenir au bivac, d'autant plus qu'une nouvelle balle devait être inutile.

Le lendemain matin de bonne heure, suivi de presque tous mes hommes et d'un chameau vigoureux, j'allais chercher la bête. J'étais monté sur Tetel, qui m'avait donné maintes preuves de sa bravoure et que je désirais mettre en face du lion.

Arrivés à l'endroit où nous supposions que l'affaire avait eu lieu, nous nous trouvâmes assez embarrassés; aucune trace n'était visible. Évidemment ce n'était pas là; mais comment se reconnaître? toutes les clairières se ressemblaient : de petites places, au terrain uni et sableux, dispersées dans un fourré de nabak dont l'épaisseur et la verdure étaient partout les mêmes. Il fallut battre les broussailles.

« Le voilà! » s'écria tout à coup Hadji-Ali, « le voilà, il est mort. » Je m'y attendais et me dirigeai avec les autres vers le point que nous désignait Ali. Un rugissement effroyable salua notre approche; le prétendu mort se mettant à son séant, la crinière hérissée, les yeux remplis d'éclairs, nous jeta son défi en une série

de grondements brefs et profonds. Admirable à voir ! Il avait bien l'air du vrai roi de la forêt ; mais s'il gardait jusqu'à la fin la volonté de combattre, ses forces paralysées trahissaient son désir.

C'était pour Tetel une glorieuse occasion ; au premier rugissement le chameau avait pris la fuite, les hommes s'étaient dispersés. Le cheval avait fait un écart, mais je l'avais ramené et le conduisais maintenant droit au lion, qu'il attendait avec impatience à une vingtaine de pas.

Je m'arrêtai en face du terrible animal dont mon approche avait redoublé la rage, et qui gronda en fixant sur le cheval ses grands yeux fulgurants. Je caressai Tetel et lui adressai de bonnes paroles. Il regarda attentivement le lion, sa crinière se hérissa, il se mit à ronfler, mais sans manifester le moindre désir de retraite. « Bravo, Tetel ! » lui dis-je ; et, continuant à l'encourager de la voix, à le caresser de la main, je lui fis sentir légèrement l'éperon et la bride. Il avança lentement, pas à pas, mais résolument, vers le lion furieux qui le saluait d'un grondement continu. A plusieurs reprises il ronfla avec force et regarda fixement l'effroyable gueule ; mais comme je lui parlais et le caressais toujours, il ne refusa pas d'avancer.

Quand il fut à six pas de l'ennemi, je l'arrêtai. Ce devait être un magnifique tableau que ce cheval d'un si étonnant courage, face à face avec un lion aux abois ; tous deux le regard attaché l'un sur l'autre : celui-ci plein de fureur, celui-là plein de résolution.

L'épreuve était suffisante ; je laissai tomber les rê-

nes. Tetel comprit le signal et devint ferme comme un roc : il savait que j'allais tirer. Visé à la tête, le lion reçut une balle qui termina son agonie. Jamais Tetel ne bougeait au coup de feu, il ne tressaillit même pas. L'ayant caressé, après avoir mis pied à terre, je le conduisis près du mort que je caressai également, et je lui donnai ma main à sentir. L'odeur le fit renâcler ; je lâchai la bride et le laissai entièrement libre. Il baissa

lentement la tête, flaira la crinière du lion, puis se détourna et se mit à manger l'herbe qui était sous les nabaks.

Mes Arabes étaient émerveillés. Nous savions que l'ennemi était hors de combat ; mais Tetel l'ignorait et n'en avait pas moins affronté la colère d'un lion qui semblait prêt à bondir.

Le chameau ayant été ramené, on lui banda les yeux ; il s'agenouilla, et les efforts réunis de huit hommes furent nécessaires pour placer le lion sur le bât et pour l'y attacher.

Entré dans l'enceinte du bivac, le superbe animal fut déposé devant ma femme, à qui les griffes, que l'on porte en collier comme talisman, étaient destinées.



Tiré de près. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Royan. — Puits creusés par les babouins et les antilopes. — Campés à l'embouchure du Maï-Gabba. — Francolins. — On retrouve les frères Chériff. — Grande chasse. — Trente milles avant de rencontrer l'éléphant. — L'animal est en vue ; les chasseurs l'approchent. — Charge de l'éléphant. — Sa retraite. — Il se retranche dans les rocailles. — Attaque magistrale. — La jument de Rodar. — Course furieuse de l'éléphant. — Il est cloué sur place. — Les Basés s'emparent de la proie.

En quittant Delladilla, nous allâmes droit au sud ; et, après une marche d'environ douze milles, nous at-

teignîmes le Royan, qui était complètement à sec. Nous descendîmes la berge à un endroit où les éléphants l'avaient rompue, et nous remontâmes le lit sableux de la rivière, qui formait une route excellente. On y voyait, non-seulement les empreintes d'animaux de toute espèce, mais des puits nombreux, d'environ deux pieds de profondeur, que les antilopes et les babouins avaient creusés pour avoir de l'eau. Beaucoup de petites antilopes, dépourvues de cornes, s'abreuvaient à ces puits, et ne semblaient faire aucune attention à nous; tandis que les tetels et les nelleuts, qui étaient en grande quantité sur la rive, prenaient la fuite dès qu'ils nous apercevaient.

Nous arrivâmes ainsi à l'embouchure du khor Maï-Gabba, où nous nous établîmes. Ce khor, qui est un torrent considérable, s'est ouvert un passage dans une falaise de grès blanc d'une hauteur de vingt-cinq mètres, et que surmonte une forêt composée des plus gros arbres que nous eussions vus depuis que nous étions en Afrique.

Il y avait dans cette forêt une grande quantité de francolins; me plaçant donc à l'embouchure du Maï-Gabba, tandis que mes hommes me rabattaient la proie, je tirais sur les oiseaux, quand ils traversaient la ravine; j'en tuai dix en moins de quelques instants. Pas de meilleur gibier à plume: une chair blanche et savoureuse, un fumet d'une exquisite délicatesse.

Mes coups de fusil attirèrent les Chériff, dont le bivac se trouvait de l'autre côté du Royan, à quatre cents pas du nôtre; et j'étais à peine de retour, que les quatre frères nous arrivaient. Il fut convenu, séance tenante, que le lendemain nous ferions une grande chasse.

Suivant ma promesse, j'étais à cinq heures du matin au camp des aggagir, avec Hassan et Hadji-Ali, tous les deux à cheval: le premier sur Gazelle, l'autre sur Agghar; j'avais pris Tetel. Un coup de feu pouvant alarmer les éléphants, Taher Chériff me pria de ne tirer aucun des animaux que j'apercevrais, et je ne gardai ma carabine que pour le cas où nous serions attaqués par les Basés qui chassaient dans les environs.

Notre chemin était parallèle au Royan, dont il remontait le cours. Nous fîmes d'abord sept heures de marche, tantôt parmi des rochers, tantôt sous les grands arbres qui bordaient la rive; puis de temps à autre, pour éviter une courbe, à travers un pays accidenté, où se voyaient d'énormes baobabs.

A la fin nous nous trouvâmes au pied de la grande chaîne de montagnes, et la scène devint magnifique. Le Royan n'était plus là qu'un simple gâve d'une largeur de trente ou quarante pas, bloqué en maint endroit par les rochers, ailleurs formant de grands bassins, et dont le lit parfaitement sec n'offrait alors qu'un fond de sable étincelant. Des torrents nombreux débouchaient dans ce lit inégal; partout le pays raviné, usé, déchiqueté par les eaux, témoignait de la violence des pluies.

Nous avions fait environ trente milles, et atteint l'endroit où mes aggagir espéraient trouver le gibier. Un grand nombre d'animaux s'étaient montrés sur la route; mais, fidèle à ma promesse, je n'avais chassé aucun d'eux.

Arrivés-là, nous quittâmes le Royan, et nous descendîmes une vallée sableuse, qui à l'époque des grandes eaux avait dû être inondée. Les arbres s'y distribuaient en larges bandes, sur un terrain coupé de nombreux lits de ruisseaux torrentiels, maintenant tout à fait à sec. Nous côtoyâmes l'un de ces lits desséchés, et bientôt nous y vîmes les traces profondes des éléphants, qui avaient creusé dans le sable des citernes précieuses où nos outres furent remplies.

Tandis que les chevaux se reposaient, mes chasseurs continuèrent à suivre le bord du ruisseau, afin de reconnaître la piste. Ils rapportèrent qu'elle allait se perdre au milieu des rocaïles, où il était inutile de la chercher.

Remontés à cheval, nous dépassâmes l'endroit où les empreintes s'effaçaient. Près d'un mille avait été fait à partir de ce dernier point, et nous commençons à désespérer, lorsque, à un détour du ruisseau, Taher, qui ouvrait la marche, s'arrêta brusquement, puis revint sur ses pas. Je suivis son exemple et quand nous fûmes cachés par l'angle que décrivait la berge, il nous dit tout bas qu'un éléphant buvait à une citerne voisine.

Les chasseurs prirent immédiatement, et sans bruit, la place qu'ils devaient occuper; je me mis derrière eux; mes deux hommes composèrent l'arrière-garde.

Ayant tourné le coin, nous vîmes l'éléphant, qui buvait toujours. C'était un beau mâle. Ses énormes oreilles, projetées vers le front, l'empêchaient de nous voir. Le sable étouffait le bruit de nos pas, le vent nous était favorable; nous approchâmes sans que rien trahît notre présence.

Nous n'étions plus qu'à une vingtaine de mètres, quand tout à coup l'éléphant dressa la tête, agita les oreilles, et leva sa trompe. Il parut écouter, remonta lentement, bien qu'avec aisance, la berge qui était très-haute, et se retira.

Les aggagir s'arrêtèrent pour délibérer; puis, se remettant dans l'ordre où ils étaient avant, ils continuèrent à marcher près du ruisseau. Pas de plus mauvais terrain que celui où nous étions. Arrêté par le lit du torrent, le feu n'avait pas détruit l'herbe, qui s'élevait au-dessus de nos têtes; des fragments de rocher, des crevasses s'y rencontraient à chaque pas. Jamais endroit n'avait été moins fait pour la course. Pourtant, dès que la bête ne fut plus en vue, Taher mit son cheval au trot, et fut suivi de toute la bande. Il nous fit gravir une côte. Arrivés au sommet, nous découvrîmes l'éléphant à une distance de quatre-vingts mètres. Tout en s'éloignant, l'animal regardait à droite et à gauche; il nous aperçut, vit que nous approchions, se retourna brusquement, puis s'arrêta.

« Tenez-vous prêt, et attention aux rochers, » me dit

Taher, que j'avais fini par rejoindre. A peine avait-il proféré ces mots, que l'animal secoua la tête d'un air menaçant, poussa un cri aigu, et s'élança vers nous.

Pêle-mêle à travers l'herbe sèche, qui nous sifflait aux oreilles, en fouettant les roches qu'elle nous dérobait, nous voilà au galop devant l'éléphant lancé à toute vapeur et qui s'inquiétait peu des obstacles.

Toutefois, chacun de nous ayant pris une direction différente, l'éléphant ne sut bientôt plus où donner de la tête et abandonna la poursuite. Pendant un instant il avait été fort près de moi; Tetel avait la jambe sûre, et n'étant pas ferré, ne glissait jamais sur les pierres; mais avec un pareil terrain, je ne fus pas fâché de voir le colosse renoncer à la chasse.

Nous fûmes bientôt rassemblés, et de nouveau à la recherche de la bête, qui effectuait une seconde retraite. Peu de temps après nous l'avions en vue. Dès que le solitaire revit les chevaux, il alla délibérément se retrancher sur un sol rocailleux, dont les fissures contenaient quelques arbres épars, de la grosseur de la jambe. Arrivé dans ce fort, il se retourna fièrement, et s'arrêta, bien décidé, à nous tenir tête.

« Il sera difficile de courir dans un pareil endroit, me dit Taher; mieux vaudrait lui envoyer une balle. »

Je déclinai cet honneur, désirant que l'épée terminât le combat; mais je proposai de déloger la bête pour la conduire en meilleur terrain. A son tour, le chasseur refusa: « Peu importe, répondit-il; et plaise à Dieu que nous ne soyons pas battus! » Puis il me recommanda de rester près de lui, et de faire attention à moi.

L'éléphant était toujours en face de nous, immobile comme une statue. Excepté ses yeux, qui se dirigeaient vivement de tous les côtés, pas un de ses muscles ne bougeait. Taher et Ibrahim, l'aîné et le plus jeune des quatre Chériff, prirent l'un à droite, l'autre à gauche, et allèrent se rejoindre derrière l'éléphant, à vingt pas de celui-ci. J'accompagnai Taher, qui me fit placer à la même distance, mais à gauche de l'animal. Hassan et Hadji-Ali, ne devant pas être utiles, restèrent en dehors de la scène. Vis-à-vis de l'éléphant étaient les deux autres frères, dont le célèbre Rodar, l'homme au bras desséché.

Quand tout le monde fut à son poste, Rodar s'avança lentement vers l'ennemi, qui attendait l'occasion de le saisir. Il montait une jument rouge, admirablement dressée, qui comprenait à merveille sa mission périlleuse. Lentement et froidement elle approcha de son terrible adversaire, jusqu'à n'être plus qu'à sept ou huit mètres de la tête du colosse. Celui-ci n'avait pas fait un mouvement, et gardait son immobilité.

La mise en scène était superbe: chacun de nous à sa place; pas un mot, pas un geste; la jument, le regard fixé sur le vieux mâle, et cherchant à pressentir l'attaque; le chasseur, calme et froid sur sa monture et les yeux rivés sur ceux de l'énorme bête.

Au milieu du silence, la jument se prit à ronfler,

puis avança d'un pas. Je vis remuer l'œil de l'éléphant. « Garde à vous, Rodar! » m'écriai-je. Pousant un cri aigu, le colosse se précipitait comme une avalanche.

La jument pirouetta, et franchissant pierres et rochers, emporta le petit Rodar, qui, penché en avant, regardait par-dessus l'épaule la bête formidable s'élançer vers lui.

Je crus un instant qu'il n'échapperait pas: si sa jument avait bronché, il était perdu; mais en quelques bonds elle prit l'avantage; et Rodar, regardant toujours en arrière, conserva la distance qui le séparait de l'ennemi, distance si faible qu'il y avait à peine quelques pieds entre la croupe du cheval et la trompe de l'éléphant.

Pendant ce temps-là, rapides comme des faucons, Taher et Ibrahim suivaient la bête, évitant les arbres et franchissant les obstacles avec une extrême adresse. Arrivés sur un terrain libre, ils précipitèrent leur course et rejoignirent l'éléphant, qui, entraîné par la poursuite, ne s'occupait que des fugitifs. Quand il fut sur les talons mêmes du colosse, Taher sortit l'épée du fourreau et la saisit à deux mains, en sautant de cheval, pendant qu'Ibrahim s'emparait de sa monture. Il fit deux ou trois bonds; l'épée étincela au soleil, un bruit sourd suivit l'éclair, et l'éléphant s'arrêta: la lame avait coupé le tendon et entamé l'os profondément à trente centimètres au-dessus du pied.

Taher avait fait de côté un saut rapide; d'un bond il s'était remis en selle. Rodar fit volte-face et, comme au début, se trouva vis-à-vis de l'éléphant. Sans descendre de cheval, il ramassa une poignée de sable qu'il jeta à l'animal furieux. Celui-ci voulut reprendre sa course, mais impossible: le pied disloqué revint en avant comme une vieille pantoufle. Quittant de nouveau la selle, Taher frappa la seconde jambe; cette fois c'était le coup de mort; l'artère était ouverte et le sang jaillissait de la blessure à flots saccadés.

Je voulus achever le pauvre colosse par une balle derrière l'oreille, mais Taher s'y opposa. L'éléphant, dit-il, sera mort avant peu, il s'éteindra sans douleur, et ce coup de fusil, nullement nécessaire, pourrait attirer les Basés, qui s'empareraient de la proie.

Nous reprîmes aussitôt le chemin du camp; il était près de minuit lorsque nous arrivâmes. Nos chevaux, sans compter la poursuite de la bête, avaient fait plus de soixante milles dans la journée.

Quels chasseurs merveilleux que ces Chériff! A une extrême audace ils joignent un calme, un sang-froid dans l'attaque, une possession d'eux-mêmes bien supérieure à la brillante furie d'Abou-Do. Je ne saurais dire ce qu'il y a de plus admirable, ou de l'intrépide habileté de celui qui entraîne l'éléphant, ou de l'incroyable adresse du chasseur qui porte le coup.

Le lendemain matin ils partirent avec des chameaux et des sacs pour aller chercher la bête, et revinrent le soir extrêmement désappointés: les Basés, guidés sans doute par les vautours, avaient recueilli le butin; chair

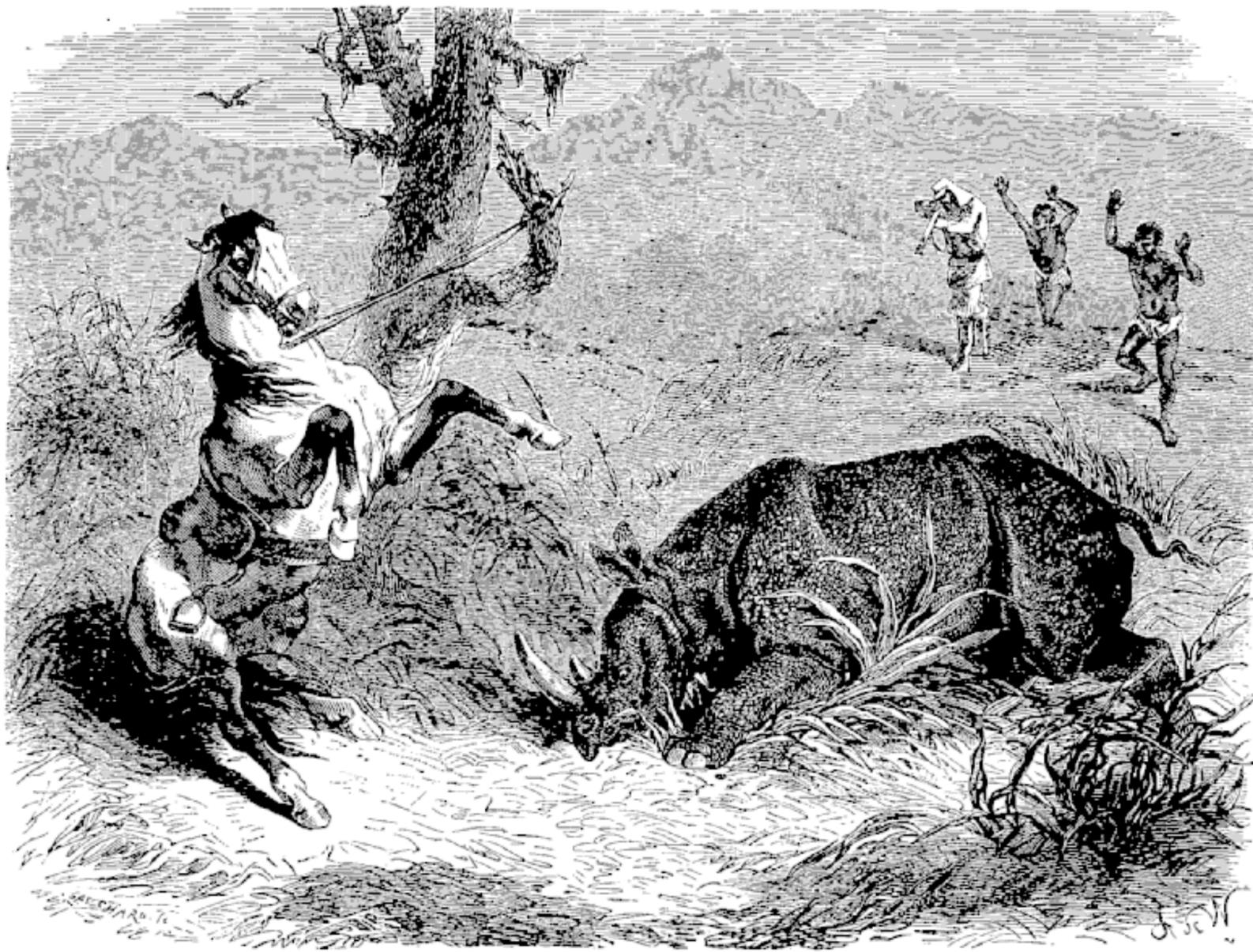
et défenses, tout avait disparu. Les pas d'une foule nombreuse étaient marqués sur le sol; et les aggagirs furent très-heureux d'avoir échappé à une attaque où ils auraient été vaincus par le nombre.

En route pour Gallabat. — Campés dans une vaste plaine. — Du sommet d'une colline. — Deux rhinocéros débouchant d'un ravin. — Tetel est conduit au bas de la colline. — Il est vu par l'un des rhinocéros. — Le rhinocéros reçoit une balle. — Poursuite du second rhinocéros. — Vautours — L'Atbara près de sa source. — Gallabat. — Takrouis. — Leur amour du travail. — Sur les bords du Rahad. — Arrivée à Khartoum.

J'avais complètement exploré les bords du Salâm et de l'Angrab; l'idée me vint de pousser jusqu'à

Gallabat, ville frontière d'Abyssinie, où se tient un marché périodique.

Après avoir gravi une côte rocheuse, nous étions descendus par une pente très-douce dans une vaste plaine, couverte de petits arbres épars. Marqué par de sombres lignes, que le feuillage dessinait au loin sur l'herbe jaune, le cours des ruisseaux était nettement indiqué. Nous allions rapidement, tantôt sur des cendres noires, tantôt dans les grandes herbes qu'un ravin avait préservées du feu. Arrivés près d'un joli ruisseau, bordé de palmiers, qui pouvait être à dix-sept milles de notre dernier bivac, nous nous y arrêtâmes; quelques heures après on y dressait les tentes.



Tetel en danger. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

Le lendemain matin je pris Tetel, et, suivi de Taher-Nour, d'Hassan et d'Hadji-Ali, je me dirigeai vers une colline pyramidale, qui se trouvait à près de trois milles du bivac. Cette colline pouvait avoir cent mètres d'élévation, et le feu ayant détruit l'herbe, au moins en grande partie, à plusieurs milles à la ronde, je devais découvrir du haut de cette pyramide tous les animaux du voisinage.

Lorsque je fus au bas de la côte, je descendis de cheval, puis, conduisant Tetel par la bride, je lui fis gravir la pente escarpée au milieu d'un éboulis de quartiers de basalte, qui provenait du sommet. Ainsi que je l'avais pensé, l'œil embrassait du haut de ce pic une

étendue considérable et je découvris immédiatement, à différents endroits, des girafes, des antilopes, des sangliers et des buffles.

J'étudiais le pays depuis quelque temps lorsque tout à coup je vis deux rhinocéros déboucher d'un ravin. Ils marchaient avec lenteur et vinrent raser le pied de la colline où j'étais avec mes hommes. Arrivés là, ils flairèrent quelque chose, prirent le trot et retournèrent se cacher dans l'herbe d'où ils étaient sortis.

Je les voyais fort bien de la place où je me trouvais alors, mais il était certain qu'une fois dans la plaine je ne les verrais plus du tout, ce qui me laissait peu de chance d'arriver jusqu'à eux. Je pensai donc à envoyer

chercher mes deux autres chevaux pour forcer la bête, dans le cas où il me serait impossible de l'approcher à pied.

Mes ordres furent donnés en conséquence. Je dis à l'homme que j'envoyais au bivac de prendre Tetel avec lui et de l'attacher à un arbre au pied de la colline; j'avais peur, en le gardant près de moi, que les rhinocéros ne vissent à remarquer sa silhouette qui se découpait sur le ciel.

L'homme fit ce que je lui avais dit et se mit à courir dans la direction du camp. Pendant ce temps-là je guettaï les rhinocéros qui étaient couchés dans l'herbe, où ils ressemblaient à deux grosses pierres.

Bien qu'il n'y eût pas longtemps qu'ils fussent remis, ils paraissaient dormir. Deux cochons, qui flânaient, passèrent dans la direction du vent, juste en face de leur cachette. Les intrus furent aussitôt flairés, et les rhinocéros, se levant d'un bond, cherchèrent du regard où pouvaient être les importuns. Ils ne purent rien voir à cause de l'herbe qui les entourait; mais, troublés par cet incident, ils sortirent de la ravine; leur marche était lente et ils s'arrêtaient fréquemment pour écouter.

Tous les deux suivaient la même route, à cent pas l'un de l'autre, en se dirigeant vers la colline, ce qui les conduisait juste à la place où était mon cheval. Je fis observer à Taher-Nour qu'ils pourraient bien tuer le pauvre Tetel. « Non, me répondit Taher; ils veulent se coucher et dormir; le ciel est en feu, c'est l'ombre qu'ils cherchent. »

Cependant ils avançaient toujours. Arrivé sur une éminence, le premier s'arrêta; il avait vu Tetel.

Une rampe descendait de la colline parallèlement à la route qu'avaient prise les rhinocéros. Je me mis à courir aussi vite que le permettaient les pierres de cette corniche et sans quitter du regard la première bête, qui maintenant allait droit au cheval avec l'intention de l'attaquer.

Tetel ne se doutait de rien et se tenait tranquille au pied de son arbre. Courant de toutes mes forces, je me trouvai au bas de la colline, précisément comme il s'apercevait du danger. Le rhinocéros n'était plus qu'à cinquante pas; jusqu'ici il avait marché, mais alors, baissant la tête, il prit le galop et s'élança vers le cheval.

J'étais à deux cents mètres, n'osant pas tirer dans la crainte de tuer Tetel. Cependant il le fallait. Je manquai le rhinocéros; mais la balle, en frappant le sol, lui jeta à la face du sable et des éclats de rocher qui l'arrêtèrent au moment où il paraissait atteindre le malheureux cheval.

Lançant une ruade, Tetel rompit sa bride et s'enfuit dans la direction du camp, tandis que le rhinocéros, aveuglé par le sable, secouait la tête et s'en allait par où il était venu.

J'avais pris l'avance et m'étais caché derrière un buisson. L'animal passa au trot, la tête haute, cherchant la cause de sa défaite. Je n'étais qu'à cent pas de lui; la balle l'atteignit à l'épaule. Il releva la queue

et chargea de mon côté; mais tout à coup il changea de direction, tourna plusieurs fois sur lui-même, s'arrêta pris de vertige, puis s'éloigna lentement et se coucha quand il eut fait cent mètres.

Il était mortellement blessé, j'en étais sûr; mais je voulais m'emparer de son camarade qui était venu le rejoindre et qui, regardant avec alarme autour de lui, cherchait d'où venait le péril et ne trouvait pas : le fourré nous cachait trop bien.

Un instant après, s'étant relevé, le blessé partit, suivi de son compagnon; il marchait péniblement, traversa le pli de terrain qui était au pied de la colline et disparut avec l'autre.

J'envoyai aussitôt Hassan, qui courait comme une antilope, à la recherche de Tetel; puis j'expédiai Taher-Nour au sommet du pic, afin de savoir si les rhinocéros étaient toujours en vue. Dans le cas où on ne les verrait pas de cet endroit, nous saurions qu'il faudrait les chercher dans les broussailles entremêlées d'arbres qui étaient au pied de la colline.

Après une longue attente, je vis enfin arriver les deux chevaux qu'amenait Hadji-Ali. Je serrais les courroies de la selle indigène que portait Agghar, j'en maudissais les étriers, où l'on ne peut mettre que le gros orteil, lorsque mes yeux furent réjouis par la vue d'Hassan qui galopait sur Tetel et venait de l'endroit où avaient disparu les deux rhinocéros. « Courez vite! me cria-t-il; l'un est mort tout près d'ici, l'autre est sous un arbre à deux pas de là. »

Je fus aussitôt en selle, et, prenant ma petite carabine comme plus facile à manier, je fis monter Hassan et Hadji-Ali sur les deux autres chevaux, en leur disant de me suivre avec des armes de recharge.

Le défunt gisait à deux cents pas de la place où il avait été frappé. Quant à son compagnon, il était toujours à l'endroit où Hassan l'avait découvert. Il nous aperçut immédiatement, mais resta bravement en face de nous, me laissant arriver jusqu'à cinquante pas de lui.

Pour la chasse, Tetel valait son pesant d'or; il était ferme comme un roc et aurait affronté le diable : on l'a vu en face du lion. Ne pouvant pas tirer dans la position où je me trouvais, je dis à mes hommes de décrire un demi-cercle, afin d'appeler sur eux l'attention du rhinocéros, qui alors me présenterait le côté.

La chose arriva ainsi que je l'avais prévue; et l'animal, frappé exactement à l'épaule, tomba sur le coup. « Bien tiré! » s'écria Taher-Nour.

Le rhinocéros se débattait convulsivement; je crus en effet l'avoir tué; mais pas le moins du monde. La balle du petit Fletcher n'était pas de force à briser l'épaisse omoplate; elle n'avait fait que paralyser le membre, qui bientôt reprit sa vigueur. La bête se releva, et partit au galop, nous entraînant derrière elle, d'abord du côté de la colline; puis sur la pente de celle-ci, en ligne droite, en zigzag; fuyant à toute vitesse au milieu des arbres, gagnant le sommet, puis la descente; et parmi les rochers et les blocs mobiles.

« Doucement, Tetel ! doucement, sur les pierres ! » et je serrai la bride jusqu'au bas de la cote.

Le rhinocéros avait une avance considérable ; mais la plaine était bonne ; le feu en avait détruit l'herbe presque partout, les arbres clair-semés livraient passage ; le terrain, à la fois uni et solide, était des meilleurs.

Je lançai Tetel à fond de train sur la bête, qui galoppait devant nous à cent cinquante mètres, et qui perdit bientôt ce que la descente lui avait fait gagner. Tout à coup elle pirouetta avec une prestesse merveilleuse et arriva droit sur nous. Je m'y attendais, ainsi que mon cheval, qui évita le choc par un brusque détournement, et qui, se retrouvant derrière la bête, la suivit à quelques mètres.

La chasse continua de la sorte pendant un mille et demi, le rhinocéros faisant volte-face de temps à autre, et prenant l'offensive ; mais il était toujours évité par son habile adversaire. Tetel chassait comme un lévrier. Toutefois je n'avais pas pu dépasser le rhinocéros, qui partait comme la foudre dès que j'étais sur le point de l'atteindre. A la fin cependant sa blessure se fit sentir ; il boitait d'une manière évidente et, apercevant à peu de distance la ligne brune qui annonçait une terre profonde et friable, je fus certain qu'il ne nous échapperait pas longtemps.

J'avais raison ; quand il fut sur cette terre croulante, où il enfonçait à chaque pas, il se retourna, fit une charge peu rapide, que j'évitai sans peine, et, resta immobile, me présentant sa formidable tête.

Pendant ce temps Gazelle, qui, d'un caractère excessivement craintif, ne valait rien pour la chasse, s'effrayait à la vue du rhinocéros ; ses plongeurs et ses ruades attirèrent les regards du monstre, qui se détourna et voulut charger la peureuse. J'en profitai pour conduire ma monture près du flanc de la bête, qui reçut dans l'épaule les deux coups du petit Fletcher ; cette fois la mort fut immédiate. Heureuse conclusion d'une chasse où mon pauvre Tetel avait bien failli mourir !

Le soleil étant d'une ardeur extrême, je me dirigeai vers le camp, d'où mes hommes devaient être envoyés avec des chameaux pour rapporter nos bêtes. En passant près de celle des deux qui était morte la première, je la vis entourée d'un légion de vautours qui s'augmentait à chaque minute ; elle avait déjà les yeux arrachés, et l'un de ces voraces fouillait dans la blessure qu'elle portait à l'épaule. Une quantité de marabous se tenaient orgueilleusement au milieu de la foule, attendant, pour faire leur métier de croquemorts, que le cadavre fût suffisamment décomposé. Tous les autres d'ailleurs en étaient réduits comme eux à prendre patience, le cuir épais du rhinocéros étant à l'épreuve de leurs becs avides.

C'est un spectacle étonnant que celui de l'arrivée de ces mangeurs de charogne qu'on n'apercevait nulle part, qui abondent sitôt qu'une bête est frappée de mort, et qui se présentent invariablement dans le

même ordre. Je crois qu'il y a pour chaque espèce un degré particulier d'altitude, et que l'atmosphère contient des strates de rapaces invisibles, toujours à l'affût de ce qui se passe ici-bas. La corneille blanche et noire, individu rusé, très-habile à chercher pâture, et qui n'est jamais bien loin du sol, découvre l'aubaine et la révèle aux moins élevés. Des hauteurs où il plane qu'un vautour aperçoive les autres se diriger vers un point de l'horizon, il les suit immédiatement, certain qu'une proie est en vue ; et sa course dès lors devient un signal, qui, répété de proche en proche, se communique à ses pareils.

Je me suis étendu fréquemment sur le dos, à côté de la bête qu'on allait écorcher. Le ciel était pur ; pas une tache sur la voûte lumineuse ; à peine mes hommes avaient-ils entamé la peau et mis à nu la chair rouge, que deux ou trois craou, craou, s'entendaient dans les buissons voisins : la corneille était là. Aussitôt, les busards, les parasites s'abattaient près de la bête et ramassaient un caillot de sang. Alors des points mobiles apparaissaient dans l'espace, grossissaient rapidement et devenaient des créatures ailées, pareilles à des mouches, tant la distance était grande. Tout à coup un bruit d'ouragan retentissait derrière moi ; c'était un vautour à face rouge, qui, les ailes closes, se laissait tomber des nues, bientôt suivi de beaucoup d'autres. Partout des taches noires se pressaient de tous les coins du ciel, et fondaient vers le repas sanglant. Puis à une grande hauteur, on voyait se dessiner une vaste couronne d'ailes puissantes, qui paraissaient hésiter à descendre, et continuaient à planer autour du centre d'attraction. Pendant ce temps, l'animal était dépêché ; mes gens mettaient en lieu sûr la viande qu'ils avaient choisie, et nous nous retirions à une centaine de pas. Aussitôt les grands vautours au col nu s'abattaient, et se faisant respecter de la foule, qui se ruait sur les débris, ils s'emparaient des premières places. Mais une autre forme se dessinait dans le ciel bleu ; sous d'énormes ailes pendaient de grandes échasses qui touchaient bientôt la terre, et Abou Sinn, *le Père des mâchoires*, ainsi que les Arabes appellent le marabou, écartait à coups de bec la multitude qui se disputait. Bien qu'arrivé le dernier, il prenait la part du lion.

Poursuivant notre marche à travers la plaine, nous sommes arrivés à Métemmeh, village peuplé de Tak rouris ; puis le 15 avril, ayant traversé une forêt basse et franchi maints ruisseaux qui descendent des hauteurs, nous avons retrouvé l'Atbara au coin d'une montagne, d'où il s'échappe en formant un angle aigu.

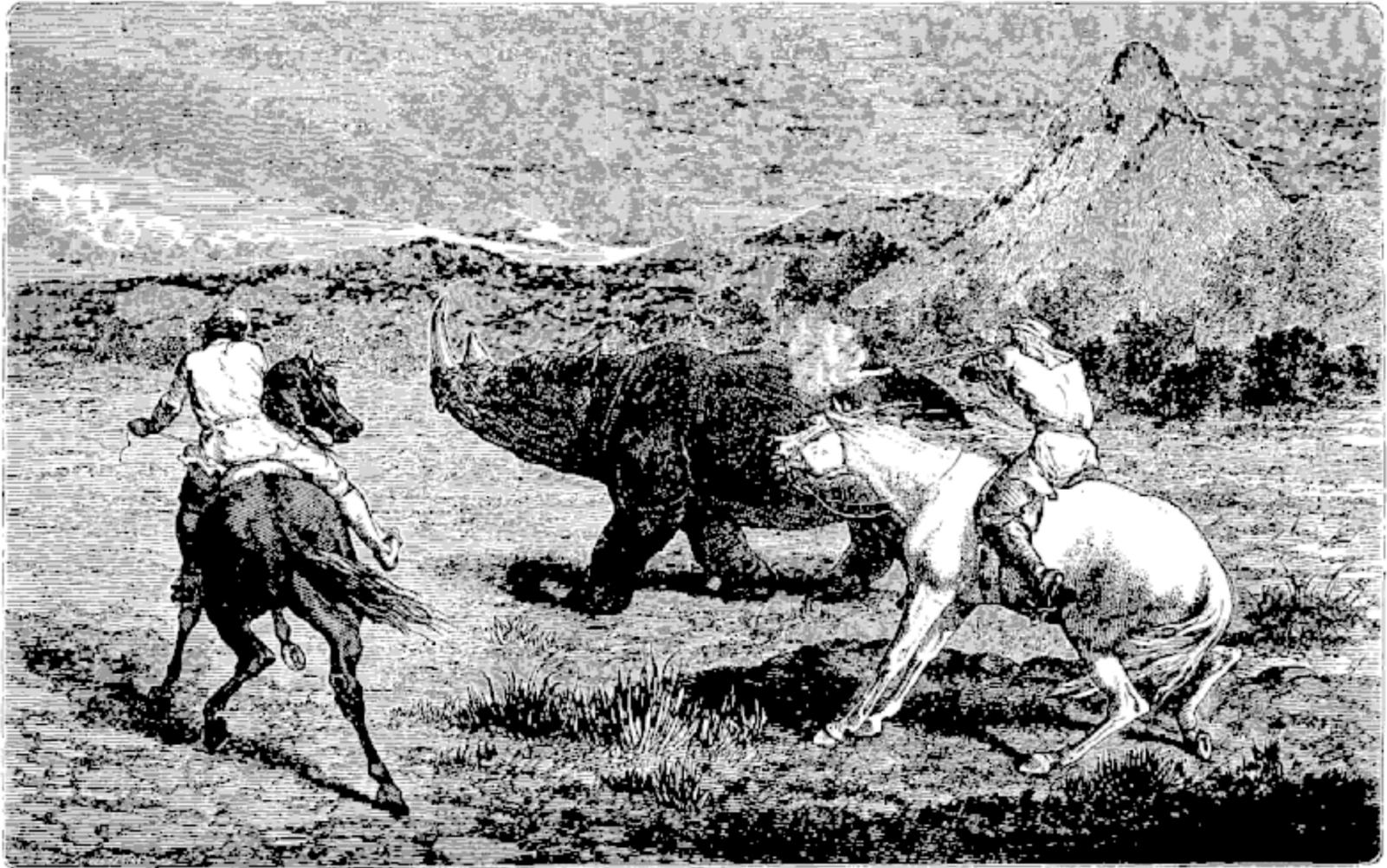
A notre première rencontre ce n'était qu'un lit de sable étincelant, une continuation du désert qui étreignait ses rives bordées à ce moment-là d'arbres flétris, souvenirs d'une rivière morte. Puis dans l'ombre d'une nuit calme, le torrent mystérieux avait brusquement envahi ce lit desséché. Après avoir assisté à sa croissance, nous l'avions vu dans toute sa gloire. Enfin, ayant suivi chacune des rivières, traversé chacun des

ruisselets qui l'alimentent, nous le retrouvions près de son berceau.

Tout en le suivant du regard, je pensais au Nil, à ce fleuve merveilleux qui traverse les déserts brûlants sans jamais s'épuiser. Malgré l'apport du Settite et du Salâm qui ne tarissent jamais, l'Atbara est à sec pendant toute la saison ardente; chaque goutte des eaux que lui versent ses puissants tributaires se vaporise ou est dévorée par le sable à deux cents milles de son embouchure; mais le grand fleuve ne cesse jamais de couler.

Le jour suivant nous étions à Gallabat ou Métemeh, qui est la capitale d'une province fertile, colonisée

par des Takrouis. Excessivement noirs et d'une belle et forte race, ces nègres, originaires du Darfour, sont éminemment laborieux; hommes et femmes travaillent sans cesse. J'ai vu souvent les miens, pendant la marche, recueillir le coton des champs abandonnés, improviser un fuseau en plantant un brin de jonc dans un crottin de chameau, et se mettre à filer en suivant la caravane. Au bivac, pas un instant de loisir; dès qu'ils étaient libres, chacun prenait son ouvrage et faisait une sandale, un courbatch, un bracelet de cuir, etc. En arrivant à Gallabat ils avaient une cargaison de tous les menus objets qu'ils avaient confectionnés. Le lendemain matin je les trouvai sur la place, chacun de-



Poursuite d'un rhinocéros. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

vant son étal et vendant ce qu'ils avaient recueilli ou fabriqué pendant le voyage.

Ils étaient maintenant chez eux; c'était là que nous devions nous séparer. A ce qui leur était dû, j'ajoutai quelques jarres d'hydromel, qui fait leurs délices, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Le 16 mai nous suivions la rive droite du Dinder, à dix-huit milles du Rahad; et après avoir gagné le Nil Bleu, au village d'Abou-Haraz, nous arrivions à Khartoum dans la matinée du 11 juin.

De nos anciens compagnons il ne nous restait que Bachit, Ouat-el-Baggar, Richarn et mon brave Tetel. Florian était mort, tué par un lion. Baraké, la pauvre

femme qui broyait le doura et faisait le pain, était enterrée à Delladilla; et Agghar, mon habile chasseur, pris d'un mal subit à quelques milles de Gallabat, avait succombé peu d'heures après au milieu des plus vives souffrances. Gazelle, attaquée du même mal presque en même temps, lui avait à peine survécu.

La première partie de notre tâche était accomplie. Il nous restait maintenant à pénétrer dans le sud; et le 18 décembre 1862, pleins de vigueur et d'espoir, nous quittions Khartoum, nous dirigeant vers l'inconnu.

Pour extrait et traduction: HENRIETTE LOREAU.